

Berlusconi l'éternel

di Jean-Jacques Bozonnet

En apparence, l'homme n'a pas changé depuis sa première campagne électorale en 1994. Même chevelure de jais, même bronzage aux UV, même sourire carnassier. Peut-être doit-il forcer davantage sur le maquillage, quasi permanent, mais le lifting et les implants capillaires, qui furent des moments forts de son quinquennat 2001-2006, ont parfaitement joué leur rôle. Le temps n'a pas de prise sur Silvio Berlusconi, 72 ans en septembre.

Son médecin personnel, Umberto Scapagnini, l'avait un jour diagnostiqué *"éternel"*. Cet éminent scientifique, plus expert pour veiller sur la santé des hommes que sur les finances de sa ville, Catane (Sicile), au bord de la faillite, estime que l'ancien président du conseil italien a *"vingt-cinq ans de moins que son âge réel"*. Ce qui en ferait de cinq ans le cadet de Walter Veltroni, son adversaire de centre-gauche aux élections législatives des 13 et 14 avril.

Parodiant Ronald Reagan face à Walter Mondale en 1984, *"Il Cavaliere"* a promis de *"ne pas exploiter politiquement le jeune âge et l'inexpérience"* de son rival. Mais, pour la compétition sur le *"look jeune"*, on ne plaisante pas : Silvio Berlusconi a laissé tomber la cravate. Sur les conseils de sa fille cadette, Barbara, il se présente la plupart du temps le col ouvert à la tribune des meetings. Chemise noire et costume sombre comme en portent les architectes branchés remplacent l'habituel complet croisé et la cravate Marinella à petits motifs.

Voilà pourquoi les journaux italiens en ont fait leur *"une"*, courant mars, en l'entendant s'emporter contre un collaborateur : *"Je suis vieux, mais pas encore abruti !"* Quoi, vieux, lui, l'inoxydable latin lover ? Confirmation quelques jours plus tard : *"Ceux qui disent que je suis trop vieux pour diriger un pays moderne ont peut-être raison"*, a-t-il lâché. Certes, l'homme a eu deux malaises lors de réunions publiques, et il a dû se faire poser un stimulateur cardiaque fin 2006. Mais ce genre de confiance ne correspond guère au personnage, surtout en campagne électorale.

Le Berlusconi qui s'avance vers les urnes, le front soucieux, n'est plus le même. Tout en modestie sur la tâche qui l'attend s'il est élu pour un troisième mandat de gouvernement, ce n'est plus le Silvio conquérant et optimiste qui promenait encore en 2006 devant les électeurs sa hotte bourrée de promesses. *"La situation est très difficile, et les Italiens doivent en être conscients"*, dit-il aujourd'hui. Dans son programme, il est écrit : *"Nous ne promettons ni ne faisons de miracles"*, comme les bistrots d'antan affichaient au-dessus du comptoir *"Crédit est mort"*.

Qu'est devenu le chef d'entreprise qui se présentait à ses concitoyens comme *"un rêveur qui transforme ses rêves en réalité"* ? Il avoue aujourd'hui qu'il n'a *"pas de baguette magique"*. Le flamboyant *"Cavaliere"* traverserait-il un moment de doute, pis encore, un début d'usure ? Le roi est nu, estime Ferdinando Adornato, un ancien idéologue de Forza Italia qui vient de quitter le parti berlusconien pour rejoindre le centriste démocrate-chrétien Pier Ferdinando Casini : *"Son projet initial de grande modernisation du pays n'a pas abouti, et il se trouve face à la faillite de ce qu'il avait proposé"*, juge-t-il.

Il y a un an encore, la Fondation que cet ex-député préside, Liberal, avait organisé un colloque sur *"le berlusconisme"* ; trois journées d'études conclues en beauté par le grand homme en personne. *"Je crois toujours aux valeurs du berlusconisme, chrétiennes et libérales"*, souligne Ferdinando Adornato. *C'est lui qui les a trahies. Son désir était de construire un grand parti des modérés. En rompant avec les centristes, il a placé son mouvement clairement à droite. Depuis quinze ans, il a réalisé un chef-d'oeuvre politique, dont l'Italie se souviendra, mais il est en train de gaspiller ce patrimoine."*

Silvio Berlusconi a certes durci le ton dans les derniers meetings, ressorti ses blagues de noces et banquets (*"les femmes de droite sont plus belles que celles de gauche"*), mais l'anticommuniste déchaîné qui accusait en 2006 la Chine de Mao d'avoir fait *"bouillir des enfants"* a limé son discours. Les Italiens qui votent à gauche ne sont plus *"des couillons"*. En début de campagne, il avait même recommandé à ses troupes de *"ménager"* Walter Veltroni. Cette manière de faire profil bas est en partie dictée par la situation économique difficile du pays, mais contient une bonne dose de tactique.

L'un de ses thuriféraires au sein de Forza Italia, Don Gianni Baget Bozzo, a souvent expliqué que chez Berlusconi *"tout est pensé, voulu, jusqu'aux apparentes 'gaffes', qui sont des instruments de communication et de direction politique"*. Auteur d'un livre à paraître fin avril, *Le Sarkoberlusconisme* (Editions de L'Aube, 11 euros), l'universitaire Pierre Musso explique : *"Les leaders comme Nicolas Sarkozy ou Silvio Berlusconi gouvernent par le rêve ou bien par les peurs. Cette fois, Berlusconi se présente aux élections sur le mode sacrificiel, aussi bien pour lui, en indiquant qu'il se dévoue, que pour les Italiens, qui doivent s'attendre à des sacrifices."*

Silvio Berlusconi aurait fait don de sa personne à l'Italie, quoi qu'il lui en coûte. *"Je n'aime pas la politique, je me demande pourquoi j'en fais, mais je me rends compte qu'il n'y a pas d'autre possibilité pour tenir la droite unie"*, confiait-il récemment. Un temps contesté par ses alliés, il ne boude pas son plaisir d'être à nouveau en première ligne. Sa nouvelle formation, le Peuple de la liberté (PDL), sera, dit-il, *"un parti monarchique en ce qui concerne le leader, qui est unique et indiscuté vu qu'il en est aussi le fondateur"*.

Cet homme peu partageur n'exclut pourtant pas de travailler avec le centre-gauche en cas de victoire. Les temps exigent-ils de rassembler, plutôt que diviser le pays entre pro et anti-Berlusconi ? Il acceptera d'autant ce rôle fédérateur qu'il peut servir la suite de sa carrière.

"Il Cavaliere" a en tête depuis longtemps de succéder à l'actuel chef de l'Etat, Giorgio Napolitano, en 2013. Ces élections législatives anticipées tombent à point : en cas de victoire totale, il pourrait être élu sans difficulté en fin de législature par un Parlement à sa botte ; si le résultat est serré, il aurait une marge de négociation, se mettant en retrait avec la promesse d'être le prochain "père noble" de la République. Silvio Berlusconi ferait alors, à 77 ans, un jeune président.

Cette volonté de chercher un consensus avec Walter Veltroni - *"le meilleur qu'une gauche moderne puisse offrir en Italie"*, aurait-il confié en privé - est sa façon de répondre au ras-le-bol des Italiens, fatigués par une classe politique querelleuse et inefficace, et inquiets du lendemain. *"Il a toujours eu un flair incroyable pour capter les humeurs des Italiens"*, rappelle le sociologue Franco Ferrarotti. En fait, ajoute-t-il, *"il change la chorégraphie et la mise en scène parce qu'il sait qu'en Italie tout passe par la théâtralisation, mais le contenu de son projet est toujours le même : c'est la protection de ses intérêts et le maintien de sa richesse"*.

S'il n'est plus l'homme le plus riche d'Italie, devancé en 2007 par Michele Ferrero, alias "Monsieur Nutella", Silvio Berlusconi conserve ce talent de faire partager ses soucis de milliardaire aux petites gens. Devant des artisans qui se plaignaient de la pression fiscale il y a quelques mois, il a répliqué : *"Ne m'en parlez pas ; ce matin, j'ai fait un chèque de 43 millions d'euros, c'est ce que je paie au fisc chaque année."* Cela en impose. Et cela l'autorise à lancer, à quelques jours du vote, sans risquer le discrédit : *"Quand les impôts sont trop élevés, il est moral d'avoir recours à l'évasion fiscale."*

En dépit de ses excès populistes, qui ont parfois fait de l'Italie une caricature en Europe, "Il Cavaliere" reste un modèle de réussite pour une bonne partie de ses concitoyens. *"Le phénomène qui consistait à se présenter comme différent des autres hommes politiques est maintenant usé"*, souligne l'universitaire Pierre Musso. *Mais son image de chef d'entreprise à succès demeure forte."* Le cocktail "affaires et politique" reste la potion magique du "Caïman", ce personnage inquiétant que décrivait Nanni Moretti dans son film de 2006. Gare à qui menace son empire audiovisuel : le magnat italien lève aussitôt la grande armée de ses lobbies au service de Fininvest, le groupe familial, dont Mediaset, avec ses trois chaînes de télévision, est le joyau. Walter Veltroni semble

avoir renoncé à s'attaquer au fameux "conflit d'intérêts", fer de lance des anti-berlusconistes depuis quinze ans, mais jamais réglé par la gauche lors de ses passages au pouvoir.

"Le problème aurait-il été résolu pour autant ?", se demande Massimo D'Alema, l'un des hommes forts du centre-gauche. On n'élimine pas Berlusconi avec une loi. Il est un phénomène social, culturel et politique du pays. Il correspond à une part importante de l'âme de l'Italie et des Italiens."

L'analyse est partagée par Carlo Freccero, qui a accompagné l'aventure télévisuelle de Silvio Berlusconi dans les années 1980-1990, en particulier celle de La Cinq en France. *"Depuis plus de vingt ans, grâce à la télévision, il a modelé le pays à son image, rappelle ce professionnel des médias. Toute une génération d'Italiens n'a connu que lui. S'il représentait une rupture en 1993, sa présence est maintenant naturelle, évidente ; il est comme l'air que nous respirons, c'est pour cela qu'à la fin c'est lui qui gagne."*